

DEUX TÉMOIGNAGES HUMANISTES SUR LA LATINITÉ DU ROUMAIN : POGGIO BRACCIOLINI ET PAOLO POMPILIO

Béatrice CHARLET-MESDJIAN¹,
Université d'Aix-Marseille
beatrice.charletmesdjian@univ-amu.fr
beatrice.charlet6@gmail.com
Jean-Louis CHARLET
Université d'Aix-Marseille
jeanlouis.charlet@neuf.fr

Résumé :

Le *Quattrocento* italien a été traversé par une querelle sur la langue latine dans sa nature historique et dans ses rapports avec les langues vernaculaires romanes (1435-1485) : ces débats posent les fondements de ce qui deviendra la linguistique comparée des langues romanes. Poggio Bracciolini, dans sa troisième *Disceptatio conuiualis* (1450) relève des traces de latin dans certains dialectes ou langues modernes : le *romanesco*, l'espagnol et le roumain. Vers 1485, l'humaniste romain Paolo Pompilio, dans un chapitre du premier livre de ses *Notationum libri quinque*, ajoute des témoignages sur des traces de latin en Valachie (surtout), en Judée, près de la Caspienne, en français et en espagnol. Nous présentons ces deux témoignages et les commentons du point de vue linguistique.

Mots clé :

Latinité, témoignages humanistes sur le roumain, Poggio Bracciolini, Paolo Pompilio, linguistique romane.

Abstract:

The Italian Quattrocento was marked by a dispute concerning the nature of the Latin language and its relationship with the Romance vernaculars (1435–1485): these debates laid the foundations for what would become the comparative linguistics of the Romance languages. Poggio Bracciolini, in his third *Disceptatio conuiualis* (1450), notes traces of Latin in certain dialects or modern languages: *Romanesco*, Spanish and Romanian. Around 1485, the Roman humanist Paolo Pompilio, in a chapter of the first book of his *Notationum libri quinque*, added accounts of traces of Latin in Wallachia (primarily), in Judea, near the Caspian Sea,

¹ Aix Marseille Univ, CAER, Aix-en-Provence, France.

in French and in Spanish. We present these two testimonies and comment on them from a linguistic perspective.

Keywords:

Latinity, humanistic testimonies on Romanian, Poggio Bracciolini, Paolo Pompilio, Romance linguistics.

Le Quattrocento italien a été traversé par une querelle sur la langue latine dans sa nature historique et dans ses rapports avec les langues vernaculaires, bien sûr le *volgare* italien, mais aussi les autres langues romanes (1435-1485). Cette querelle pose les fondements de ce qui deviendra la linguistique comparée des langues romanes².

En février ou mars 1435, dans l'antichambre du pape Eugène IV réfugié à Florence, se tient entre notaires apostoliques une discussion pour savoir si, dans la Rome antique, tout le monde parlait la même langue. Pour Flavio Biondo et Poggio Bracciolini, suivis par Andrea Fiacchi, il n'existait dans la Rome antique qu'une seule et même langue, puisqu'il n'y avait qu'un seul lexique, plus ou moins élaborée du point de vue rhétorique selon le niveau culturel du locuteur, Biondo distinguant trois niveaux : la langue vulgaire, la langue oratoire et la langue poétique ; à ses yeux, de nombreux témoignages historiques prouvent le monolinguisme des Romains et le *volgare* italien vient d'une corruption du latin suite aux invasions barbares³. Pour Leonardo Bruni, qui s'appuie sur une analyse morpho-syntaxique et qui est suivi par Antonio Loschi et Cencio Rustici, la Rome antique était dans une situation de bilinguisme (ou plutôt de diglossie) analogue à celle que connaît l'Italie du Quattrocento : les gens cultivés parlent et écrivent entre eux en latin, alors que le peuple parle un *volgare* agrammatical. Dans l'Antiquité, le peuple romain, non instruit, avait tout au plus une connaissance passive du

² Pendant plus de 20 ans, jusqu'en 2015, Jean-Louis Charlet a fait un cours annuel sur cette question, en traduisant et commentant tous les textes concernés publiés par Mirko Tavoni, ouvrage encore essentiel sur cette question (M. Tavoni, 1984), et en y ajoutant le témoignage de Lodisio Crivelli. Béatrice Charlet, dans les années 2020 a repris l'enseignement de cette question, avant de l'inclure à la faveur des renouvellements successifs de l'offre de formation dans la problématique plus large du rôle du latin dans la réflexion sur les langues et leur élaboration, du *De vulgari eloquentia* de Dante à la linguistique missionnaire. Ce débat sur la langue parlée à Rome dans l'Antiquité a fait l'objet d'une abondante bibliographie : R. Sabbadini, 1886 ; R. Spongano, 1941 ; M. Vitale, 1953 ; C. Grayson, 1960 ; R. Fubini, 1961 ; C. Dionisotti, 1968 ; S. Rizzo, 1986 ; S. Prete, 1988 ; R. Fubini, 1990 ; A. Mazzocco, 1993, pp. 189-208 ; V. Coletti, 1993, pp. 83-120 ; S. Pittaluga, 1994, pp. 197-210 ; A. Raffarin, 2015.

³ G. Mignini, 1890, pp. 135-143 ; F. Delle Donne, 2008.

latin, comme au Quattrocento le peuple comprend en gros la messe dite en latin alors qu'il n'a pas appris cette langue.

Leon Battista Alberti rouvre le débat dans le *Prooemium* ajouté en 1437 au livre 3 de la *Famiglia* : il reprend le point de vue de Biondo sur le monolinguisme dans la Rome antique, mais défend le *volgare* comme langue grammaticale et langue de culture.

À Ferrare, vers 1449, dans la sixième partie de sa *Politia literaria*, Angelo Decembrio prête à Leonello d'Este, prince de Ferrare, une position dans la ligne de Bruni, très hostile au *volgare*. Il est contredit par Guarino de Vérone qui, dans une lettre du 28 juillet 1449 à son ancien élève Leonello d'Este, adapte la position de Biondo à son point de vue de grammairien : il n'y avait dans l'Antiquité à Rome qu'une seule langue, mais à deux niveaux de latinité : une forme de langage (*forma loquendi*), commune à tous les Latins ; et une norme de langage (*norma loquendi*) supposant la connaissance de la grammaire, et donc accessible aux seuls doctes. Mais pour lui les dialectes italiens de son époque ne sont même pas au niveau de la *forma loquendi* : ils sont issus d'une langue mixte, sénile et impure, corruption du latin par les langues barbares.

Au même moment, si on l'en croit, Poggio Bracciolini revient sur la discussion à laquelle il avait participé en 1435 : la discussion aurait repris à Rome au mois d'août 1449 et Poggio en rend compte dans sa troisième *Disceptatio conuiualis* (1450). Il se pose comme le champion de la thèse présentée par Biondo⁴. Pour lui, les Latins parlaient tous latin, comme les Allemands parlent allemand et les Espagnols espagnol ; il appuie sa thèse sur des témoignages antiques et surtout sur des traces de latin qu'il observe dans certains dialectes ou langues modernes : le *romanesco*, dialecte romain moderne (18-22), l'espagnol (23-26) et le roumain (27-28). C'est bien sûr ce dernier passage que nous commenterons. Lorenzo Valla, entré en polémique avec lui pour d'autres raisons, critique violemment le point de vue de Poggio en mars 1453 dans son *Apologus* II : avec une ironie socratique, il démolit le texte dont son adversaire est le plus fier. Pour lui, Poggio n'a pas compris la position de Bruni et la querelle entre Biondo et Bruni est une querelle de mots. Tout dépend de l'importance que l'on accorde aux différences linguistiques :

⁴ Sur cette phase de la querelle, F. Adorno, 1954, pp. 191-225 ; L. Cesarini Martinelli, 1980, pp. 29-79 ; S. Prete, 1986, pp. 137-158.

si on les juge légères, on penche avec Biondo pour le monolinguisme dans la Rome antique ; mais si on les estime considérables, alors il y a une différence de nature et non plus de degré et l'on penche, comme semble le faire Valla, vers le bilinguisme (ou la diglossie) de Bruni. Mais pour lui le *volgare* italien moderne fait encore partie de la sphère du latin (face à la barbarie médiévale) : il est fils du latin, alors que les autres langues romanes, descendant des langues des colonisateurs italiques (et non romains), n'en seraient que les nièces, les cousines et non les sœurs de l'italien.

Dans une lettre à son élève Sforza Secundo en date du 15 février 1451, en s'inspirant de Guarino et de Poggio, Francesco Filelfo reprend la ligne de Biondo et polémique contre Bruni en apportant des témoignages antiques nouveaux et en s'appuyant sur son expérience du grec moderne. Plus de 20 ans plus tard, pour rentrer en grâce auprès de Laurent le Magnifique et devenir précepteur de ses enfants, il lui adresse le 29 mai 1473 une longue lettre pour défendre le monolinguisme dans la Rome antique en s'appuyant en particulier sur la situation linguistique de la Grèce moderne. Élève de Filelfo, au moment d'écrire l'histoire de Francesco Sforza (entre 1462 et 1464), Lodrisio Crivelli se demande pourquoi il écrit en latin l'histoire de personnages qui parlent italien, mais il se positionne sur la ligne de Biondo en ajoutant un argument nouveau, celui des jeux de mots intraduisibles⁵.

La querelle se termine à Rome, avec l'humaniste romain Paolo Pompilio. Dans le chapitre 20 du premier livre de ses *Notationum libri quinque*, écrit peu de temps avant le mois d'avril 1485, il rapporte une discussion tenue dans le palais du cardinal Rodrigue Borgia (le futur Alexandre VI) entre son ami catalan Girolamo Pau(li) et lui-même d'un côté, sur la ligne Biondo, et un quidam, qu'il ne prend pas la peine de nommer (*nescio quis*), de l'autre, sur la ligne de Bruni. Pau reprend les interventions de Biondo, Bruni, Guarino et Filelfo, puis Pompilio met en avant des témoignages dignes de foi sur des traces de latin en Valachie, en Judée, près de la Caspienne, en français et en espagnol⁶.

⁵ J.-L. Charlet, 1994, pp. 85-95.

⁶ Au livre 3, il ajoutera le témoignage d'un marchand catalan sur un parler latin/roman proche du sarde dans les Aurès et les Nementchas, voir J.-L. Charlet, 1992, pp. 155-160 ; et 1993, pp. 241-247.

Poggio Bracciolini (1380-1459), formé à Arezzo puis à Florence, fut scripteur, puis secrétaire apostolique. C'est à ce titre que ce grand découvreur de manuscrits, auquel on attribue l'invention de l'écriture humanistique, la *littera antiqua renovata* inspirée de la minuscule caroline, participe à la discussion initiale de Florence en 1435. Après l'élection au pontificat de son ami Parentucelli (Nicolas V), il occupa une position éminente dans la vie culturelle romaine, notamment comme traducteur du grec au latin. Mais il engagea de violentes polémiques, en particulier avec Lorenzo Valla et il quitte Rome en 1453 pour retourner à Florence où il occupe la charge de chancelier⁷. Pour en revenir à sa *Troisième discussion à table*, après avoir convoqué de très nombreux témoignages antiques accumulés probablement depuis 1435 au fil de ses lectures assidues des auteurs latins pour appuyer sa thèse du monolinguisme à Rome dans l'Antiquité, il relève des traces de latin encore présentes dans des dialectes ou des langues modernes : d'abord dans le romanesco, dialecte romain contemporain (§ 18-22), puis dans l'espagnol (§ 23-26) et finalement dans le roumain⁸ :

“Tertiae conuiualis historiae disceptatio : Vtrum priscis Romanis latina lingua omnibus communis fuerit, an alia quaedam doctorum uirorum, alia plebis et uulgi.

27 Apud superiores Sarmatas colonia est ab Traiano, ut aiunt, derelicta, quae nunc etiam inter tantam barbariem multa retinet latina uocabula ab Italis qui eo profecti sunt notata. 28 “Oculum” dicunt, “digitum”, “manum”, “panem”, multaque alia quibus apparet ab Latinis qui coloni ibidem relictis fuerant manasse, eamque coloniam fuisse latino sermone usam.”

“Troisième récit de banquet, discussion : chez les anciens Romains, la langue latine était-elle commune à tous ou y avait-il une langue des doctes et une autre de la plèbe et du vulgaire ?

27 Trajan, dit-on, abandonna chez les Sarmates supérieurs une colonie qui, encore maintenant, conserve au milieu d'une telle barbarie bien des vocables latins relevés par les Italiens qui y sont partis. 18 Ils disent “oculus” [œil], “digitus” [doigt], “manus” [main], “panis” [pain] et bien d'autres ; par là, il apparaît qu'ils découlent des Latins qui y avaient été laissés comme colons et que cette colonie a usé du langage latin.”

⁷ Sur cet humaniste toscan, E. Walser, 1914 ; AA. VV. 1982 ; E. Garin, 1986 ; L. Sozzi, 2006, pp. 685-689.

⁸ *Blondus Flavius, De verbis Romanae locutionis*, § 27-28.

La présentation historique de Poggio Bracciolini est un peu approximative et simpliste. En fait, on sait que Trajan passa le Danube et conquiert la Dacie pour en faire une province romaine entre 101 et 107 ; cette conquête est commémorée par la colonne Trajane. Trajan n'abandonna pas les colons romains, mais les Romains se retirèrent vers 271. Toutefois, comme le note Poggio, une langue latine (pour nous "romane", le roumain) parlée par les premiers colons latins se maintint malgré les diverses invasions "barbares" : d'abord des tribus germaniques et asiatiques (Goths, Huns...) qui ne s'y installèrent pas, puis des slaves, des magyars (avec des colons germaniques), puis finalement les Turcs Ottomans. Nous avons remarqué plus haut que, pour Poggio, c'est le lexique qui définit la langue. Aussi ne sommes-nous pas surpris que les traces de latin qu'il relève, d'après les témoignages des Italiens qui y sont partis, dans la langue roumaine soient certains mots de la langue quotidienne : ceux qui désignent l'œil (*oculus*, *ochi*), le doigt (*digitus*, *deget*), la main (*manus*, *mâna*), soit les mots du lexique désignant les parties du corps humain tout particulièrement impliquées dans l'acquisition de la psychomotricité fine, et plus précisément dans la motricité manuelle, indispensable au geste de l'écriture, reposant sur la coordination oculo-manuelle, sur la double motricité, manuelle (ou manipulation de la main), et digitale (ou dextérité des doigts), et, enfin, le pain (*panis*, *paîne*), base de l'alimentation traditionnelle. L'oreille de ces marchands ou voyageurs italiens fut suffisamment fine pour repérer des mots latins à travers leur déformation en roumain. Ces quatre termes étaient-ils les seuls que ces témoins avaient identifiés ? Ou le copiste humaniste n'a-t-il sélectionné que les plus importants à ses yeux, puisqu'il semble indiquer qu'il y en avait d'autres ?

Paolo Pompilio (1455-1491), romain d'origine, enseigna à Rome la grammaire et la littérature latines (il composa un commentaire à Salluste) et y acquit un certain renom, même s'il n'est jamais mentionné parmi les professeurs du *studium* de la Sapienza ; il était lié à Pomponio Leto et à l'Académie romaine, ainsi qu'à la famille Borgia⁹. La vie contenue dans le *Vat. Lat. 2222*¹⁰ le présente comme un homme modeste consacrant à l'étude une vie sobre et rangée (*inter grammaticos Romae... habitus... primus*) et donne la liste de ses œuvres grammaticales, historiques, poétiques et philosophiques. Peu avant sa mort (il mourut de pleurésie à seulement 37 ans), il

⁹ M. Chiabò, 1986, pp. 503-514 ; W. Bracke, 1989, pp. 293-299 et 1990, pp. 27-40.

¹⁰ Cette *Vie* est utilisée et citée par G. Mercati, 1924-1925 = 1937, pp. 268-286. À partir de ce manuscrit, Mercati donne nos deux extraits des *Notationes*, respectivement f° 113r-115r et 120r-v (texte vérifié et corrigé sur quelques points par M. Tavoni, 1984, pp. 300-301).

avait entrepris un ambitieux ouvrage de lexicographie qui ne se limitait pas au latin antique, mais voulait couvrir tout le domaine latin, au sens de “roman” :

“uastum opus omnium uocabulorum per naturas rerum, addens noua uocabula perpolite conficta, quae a uulgaribus a septingentis annis hactenus per Italiam, Galliam et Hispanias et alias nationes latini nominis suborta sunt”.

« Un vaste ouvrage de tous les mots de la nature, en y ajoutant les mots nouveaux fort joliment forgés que les peuples ont créés depuis 700 ans jusqu’à aujourd’hui à travers l’Italie, la Gaule et les Espagnes, ainsi que d’autres nations de nom latin »¹¹.

Dans le chapitre 20 du premier livre de ses *Observations*, il s’insère dans la querelle initiée par Biondo et Bruni, en s’appuyant, comme l’avait fait Poggio, sur des témoignages dignes de foi attestant des traces de latinité en Valachie (province de Roumanie), en Judée, près de la Caspienne, en français et en espagnol. Nous nous arrêterons sur les premières.

*“Ex libro primo notationum Pauli Pompilii
De antiquitate linguae latinae, caput uicesimum.*

16 [...] Addam nunc quae a uiris dignissimis quibus fides adhibeatur accepi, aliquot esse populos ad arctos qui etiam latine loquuntur, inter quos maxime clarent quos Vallachos nunc dicunt, olim puto Dacos appellatos. 17 Trans Danubium sunt contra Mysiam inferiorem ab hostia Danubii, ubi nunc Turcae urbes duas ceperunt Lycostonum et Moncastrum magna nostrorum iactura. Nam portae dici possunt in omnem oram uersus Septentriones.”

*“Paolo Pompilio, premier livre des Observations, chapitre 20,
De l’antiquité de la langue latine.*

16 J’ajouterai maintenant ce que j’ai appris de gens très dignes qu’on leur prête foi : au nord, il y a des peuples qui parlent encore latin, parmi lesquels brillent surtout ceux qu’on dit de nos jours Valachiens, et qui s’appelaient jadis, je pense, Daces. 17 Ils sont au-delà du Danube, face à la Mésie inférieure, aux bouches du Danube, où de nos jours les Turcs ont pris les deux villes de Lycostonum et Moncastrum, au grand dam des nôtres. Car on peut les appeler les portes sur toute contrée septentrionale.”

¹¹ *Vita Pompilii* dans le Vat. Lat. 2222. Paolo Pompilio admet des néologismes forgés par les *volgari* romans, mais non sans une certaine sélection : il doit s’agir de mot littéralement “polis”, donc suffisamment beaux pour être dignes d’entrer dans le champ de la *litteratura*.

Sur la foi de témoins sérieux (et Rome était bien placée pour y rencontrer des voyageurs de retour de Valachie), Paolo Pompilio affirme la présence d'une langue latine (nous dirions "romane") dans ce que lui, romain, mais suivant une erreur de la cartographie médiévale, considère comme le nord du monde, surtout en Valachie, territoire des anciens Daces dont avait parlé Poggio. Ce "surtout" (*maxime*) est intéressant, car il laisse entendre que, même si les habitants de la Valachie sont les principaux (et "meilleurs") locuteurs de cette langue "latine", ils ne sont pas les seuls dans cette région. On peut évidemment penser à la Moldavie. La mention de la prise récente (*nunc*) des villes de Lycostonum et Moncastrum par les Turcs est un élément précieux pour dater la rédaction de ce passage. En effet, la ville de Moncastro (Akkerman), à l'embouchure du Dniestr, fut prise par les Turcs en 1484 ; les deux toponymes *Lycostonum* et *Moncastrum* ou *Mancastrum* apparaissent encore dans la *Geographie blaviane* (t. II, carte *Walachia, Servia, Bulgaria, Romania*), publiée à Amsterdam en 1663 (réédition 1967)¹². Mais il est dommage que Pompilio ne précise pas les caractéristiques de cette langue romane, alors qu'il le fera au moins un peu pour la "langue romane d'Afrique" dont il atteste l'existence au chapitre 6 du livre 3 de ses *Observations*.

Au total, le linguiste restera un peu sur sa fin : Poggio n'esquisse le parallèle entre latin et roumain qu'en s'en tenant au vocabulaire, et encore, à travers un petit nombre de mots seulement, en négligeant totalement la morpho-syntaxe. Quant au témoignage de Paolo Pompilio, s'il est historiquement et géographiquement précis, il ne porte que sur une constatation non étayée. Néanmoins, il est intéressant de noter que certains marchands, voyageurs, voire soldats italiens¹³ du Quattrocento ont su reconnaître, dans la langue qu'ils entendaient parler aux confins de la latinité ou romanité orientale, un idiome proche de leur langue maternelle italienne et que certains humanistes ont compris, à partir de ces témoignages la parenté qui unit toutes les langues latines et ont ainsi ouvert la voie à la linguistique comparée des langues romanes.

¹² M. Tavoni, 1984, p. 299 (commentaire aux paragraphes 16-17), qui s'appuie sur Mercati et cite N. Jorga, 1899, t. I, p. 573, n. 3 pour Moncastro ; t. I, p. 13, n. 3 et passim pour Lycistonum.

¹³ Michele Marullo, l'illustre poète néo-latin issu d'une famille grecque (de Constantinople) réfugiée en Italie à la chute de Constantinople, s'engagea à 17 ans, selon ses propres dires, comme mercenaire pour des campagnes « à travers l'immense territoire du Gète glacé » (*Epigr.* 2,32,74), peut-être dans l'armée de Stéphane le Grand, prince de Moldavie, et il ne dut pas être le seul italien à se mettre au service des forces armées d'un prince "roumain".

Bibliographie

AA. VV. 1982, *Poggio Bracciolini (1380-1980). Nel VI centenario della nascita*, Firenze : Istituto Internazionale di Studi sul Rinascimento.

ADORNO, Francesco, 1954, « De alcune orazioni e prefazioni di Lorenzo Valla », in : *Rinascimento*, 5, pp. 191-225.

BRACKE, Wouter, 1989, « The ms. Ottob. Lat. 1982 A Contribution to the Biography of Pomponius Laetus », in : *Rinascimento*, 29, pp. 293-299.

BRACKE, Wouter, 1990, « L'Ottob. Lat. 1982, un codice di scuola della fine del '400 », in : *Res Publica Litterarum*, 13, pp. 27-40.

CESARINI MARTINELLI, Lucia, 1980, « Note sulla polemica Poggio-Valla e sulla fortuna delle *Elegantiae* », in : *Interpres*, 3, pp. 29-79.

CHARLET, Jean-Louis, 1992, « Paolo Pompilio, la latinité africaine et le grec parlé à Constantinople », in : *Res Publica Litterarum*, 15, pp. 155-160.

CHARLET, Jean-Louis, 1993, « Un témoignage du XV^e siècle sur la latinité africaine et le grec des "Choriatés" : Paolo Pompilio », in : *Antiquités Africaines* 29, pp. 241-247.

CHARLET, Jean-Louis, 1994, « L. Crivelli et la querelle sur la langue latine au Quattrocento », in : *Cahiers d'études romanes*, 18, 1994, pp. 85-95.

CHIABÒ, Maria, 1986, « Paolo Pompilio professore dello 'Studio Urbis' », in: *Atti del convegno Roma 3-7 dec. 1984, Un pontificato ed una città : Sisto IV (1471-1484)*, Roma: Istituto Storico Italiano per il Medio Evo, pp. 503-514.

COLETTI, Vittorio, 1993, *Storia del Italiano letterario. Dalle origini al Novecento*, Torino : Einaudi.

DELLE DONNE, Fulvio, 2008, *Blondus Flavius De verbis Romanae locutionis*, Roma : Istituto Storico Italiano per il Medio Evo.

DIONISOTTI, Carlo, 1968, *Gli umanisti e il volgare fra Quattro e Cinquecento*, Firenze : Le Monnier.

FUBINI, Riccardo, 1961, « La coscienza del latino negli umanisti : 'An latina lingua Romanorum esset peculiare idioma' », in: *Studi Medievali*, s. 3,2, pp. 505-550.

FUBINI, Riccardo, 1990, *Umanesimo e secolarizzazione da Petrarca a Valla*, Roma : Bulzoni (« La coscienza del latino : postscriptum »).

GARIN, Eugenio, 1986, *Atti della 2^a giornata di studi in onore di Poggio Bracciolini*, Terranuova Bracciolini : Biblioteca comunale.

GRAYSON, Cecil, 1960, *A Renaissance Controversy : Latin or Italian ?*, Oxford: Oxford University Press.

IORGA, Nicolae, 1899, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle*, t. I, Paris : E. Leroux.

MAZZOCCO, Angelo, 1993, *Linguistic Theories in Dante and the Humanists. Studies of Language and Intellectual History in Late Medieval and Early Renaissance Italy*, Leiden-New York-Köln : E.J. Brill.

MERCATI, Giovanni, 1924-1925, « Paolo Pompilio e la scoperta del cadavere intatto sull'Appia nel 1485 », in : *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana d'Archeologia*, serie III, vol. 3, repris in : *Opere minori* 4, Studi e Testi 79, Roma, Biblioteca Apostolica Vaticana, pp. 268-286.

MIGNINI, G., 1890, « La epistola di Flavio Biondo *De locutione romana* », in : *Il Propugnatore*, 3, pp. 135-143.

PITTALUGA, Stefano, 1994, « La restaurazione umanistica », in: *Lo Spazio letterario del Medioevo*, 1. Il Medioevo Latino, vol. II, La circolazione del testo, Roma : Salerno, pp. 191-217.

PRETE, Sesto, 1986, « Personaggi minori nella polemica tra Poggio Bracciolini e Lorenzo Valla », in : *Validità perenne dell'Umanesimo*, Firenze : Olschki, pp. 137-158

PRETE, Sesto, 1988, « La questione della lingua latina nel Quattrocento e l'importanza della opera di Apuleio », in *Groningen colloquia on the Novel I*, Groningen: Egbert Forsten, pp. 123-140.

RAFFARIN, Anne, 2015, *Flavio Biondo Leonardo Bruni Poggio Bracciolini Lorenzo Valla Débats humanistes sur la langue latine*, Paris : Les Belles Lettres.

RIZZO, Silvia, 1986, « Il latino nell'umanesimo », in: *Letteratura italiana V*, Le Questioni, Torino : Einaudi, pp. 379-408 .

SABBADINI, Remigio, 1886, *Storia del ciceronianismo e di altre questioni letterarie nell'età della Rinascenza*, Torino : E. Loescher.

SOZZI, Lionello, 2006, « Poggio Bracciolini (Iacopo) (1380-1459) », in : *Centuriae latinae II Cent-une figures humanistes. À la mémoire de Marie-Madeleine de la Garanderie*, Genève : Droz, pp. 685-689.

SPONGANO, Raffaele, 1941, *Un capitolo di storia della nostra prosa d'arte. La prosa letteraria del Quattrocento*, Firenze : G.C. Sansoni.

TAVONI, Mirko, 1984, *Latino, grammatica, volgare. Storia di una questione umanistica*, Padova : Antenore.

VITALE, Maurizio, 1953, « Le origini del volgare nelle discussioni dei filologi del '400 », in: *Lingua nostra*, 14, pp. 64-69.

WALSER, Ernst, 1914, *Poggius Florentinus. Leben und Werke*, Leipzig-Berlin : Teubner.